

# LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

1<sup>ER</sup> AVRIL 1889.

No. 15.

## A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

*Séance annuelle du 14 novembre 1888—Discours de Mgr d'Hulst.*

Nous reproduisons aujourd'hui la seconde partie du discours prononcé par l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris à l'ouverture générale des Cours pour l'année scolaire 1888-89 :

..... Dans tout cet ensemble d'efforts et de sacrifices que représente une université catholique, vous venez de voir à l'œuvre, Messieurs, l'une des formes, et non certes la moins élevée de l'action civilisatrice de l'Eglise. Or entre tant d'autres caractères qui distinguent cette action, qui ne permettent qu'aux esprits superficiels de la comparer aux influences purement humaines, il en est un sur lequel je voudrais appeler un moment votre attention.

Ce caractère s'accuse par un contraste : l'action de l'Eglise, du moins son action immédiate, s'exerce d'ordinaire sur le petit nombre, et pourtant elle est organisée en vue du grand nombre. Ainsi, à l'origine, le Christ réunit douze apôtres dont un le trahit. Sur le point de quitter la terre, il dit aux onze qui lui restent fidèles : " Allez, enseignez, baptisez, gouvernez toutes les nations jusqu'à la fin du monde. " Vit-on jamais programme plus vaste et début plus modeste ? Mais peut-être était-ce là seulement pour l'Évangile la loi du début ?

Non, Messieurs, cette loi se vérifie dans tout le développement historique du christianisme. A aucune époque la civilisation chrétienne n'a été maîtresse de l'univers ; à aucune époque aussi elle n'a renoncé aux visées universelles qui furent celles de son divin instituteur. Au moyen âge, sans doute, les nations de l'Europe ont pleinement accepté le code de croyances et de moralité que promulguait l'Eglise de Jésus-Christ. C'est alors que se forma cette fédération des peuples soumis à l'Évangile, à laquelle l'histoire a conservé le beau nom de chrétienté. Mais alors aussi l'Orient échappait à l'Eglise par le schisme, l'Afrique par l'islam, le Nord même de l'Europe par la barbarie.

Le seizième siècle marque la fin de cette fraternité. La révolte religieuse, connue sous le nom de Réforme protestante, prépara par l'anarchie d'abord, puis par l'absolutisme des princes, la sécularisation de la société et rompit du même coup le lien moral qui unissait les peuples sous la discipline chrétienne. Au moment où l'Eglise perdait ainsi l'heureuse hégémonie qu'elle avait exercée longtemps au centre du monde, son action s'étendait plus loin que jamais, portée par les navigateurs jusqu'aux extrémités de l'univers. Et ces deux mouvements inverses se sont continués jusqu'à nos jours.

Tandis que partiellement l'Europe lui échappe, le christianisme a conquis les deux Amériques, il a établi ses tentes dans toutes les parties de l'immense Asie, il a suivi les colons dans l'occupation de l'Australie, il est aujourd'hui, au cœur même du continent noir, le hardi pionnier de la civilisation, le glorieux adversaire de l'esclavage, le porte-étendard de la liberté. Une particularité du gouvernement ecclésiastique rend très sensible ce contraste. On distingue dans l'Eglise les pays de hiérarchie et les pays de missions : les premiers relèvent du Saint-Siège par les évêques et possèdent une organisation religieuse fixe et définitive ; les seconds sont administrés par des envoyés du Pape ou *vicaires apostoliques*, dont l'action se plie aux circonstances.

A mesure que l'établissement chrétien s'affermirait dans une contrée, la tendance du Saint-Siège est de substituer des évêques proprement dits aux vicaires apostoliques ; mais la hiérarchie, restaurée dans ses éléments principaux, demeure souvent incomplète, et de vastes régions restent ainsi placées sous un régime intermédiaire, continuant de ressortir, pour toutes les affaires ecclésiastiques, à la congrégation de la Propagande. Or, prenez une mappemonde, faites le partage des attributions et vous verrez que les pays catholiques de la vieille Europe appartiennent seuls au régime de la hiérarchie complète : tout le reste de l'Europe et les quatre autres parties du monde, c'est-à-dire la presque totalité du globe, forment la clientèle de la Propagande.

Qu'est-ce à dire, Messieurs ? C'est que l'Eglise catholique a moins que jamais renoncé à pénétrer l'univers de son influence puisqu'elle organise si puissamment les moyens de l'exercer en tous lieux.

Mais cela prouve en même temps que nulle part cette action n'est incontestée, puisque l'apostasie a décimé la chrétienté d'autrefois et que l'apostolat n'a pu constituer qu'imparfaitement les chrétientés nouvelles.

Le vicaire du Christ continue l'œuvre du Christ lui-même ; comme Lui il embrasse du regard l'humanité tout entière, il lui offre dans son enseignement la vérité totale, dans ses institutions l'intégrité du bien moral ; mais le grand nombre ferme l'oreille ; le petit nombre écoute et la parole qu'il reçoit contient les ressources du salut pour l'universalité des hommes.

Voyez Léon XIII. Il sait que la société moderne est en dissolution parce qu'elle méconnaît les principes de la constitution chrétienne des Etats. Va-t-il renoncer à les lui rappeler parce qu'elle est indocile à ses leçons ? Non : dans l'Encyclique *Immortale Dei* il esquisse d'une main sûre le type idéal de la civilisation chrétienne et il semble ajouter avec le divin Maître : " Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. " Il sait que l'affaiblissement des convictions a faussé dans beaucoup d'esprits la notion de la liberté ; qu'on veut aujourd'hui en faire une fin suprême alors qu'elle n'est qu'un moyen ; qu'on lui subordonne la vérité et la justice tandis qu'elle doit les servir.

N'importe : dans l'Encyclique *Libertas* il rappelle aux hommes l'incomparable prérogative dont Dieu a enrichi leur nature : *Libertas prætantissimum naturæ humanæ donum*. Il montre dans la liberté civile le rayonnement social de la liberté morale et par là il soumet invincible-

ment celle-ci aux règles qui limitent celle-là. Pas plus que l'humanité individuelle, l'humanité collective ne peut méconnaître les droits de Dieu, soit qu'il commande à travers la raison et la conscience, soit qu'il précise et étende ses exigences dans la révélation.

Si le libre arbitre laisse à l'individu le pouvoir de pécher sans lui donner le droit de mal faire, la liberté civile ne saurait par elle-même conférer aux sociétés un droit de révolte contre la parole de Dieu. Quand la révolte est consommée, quand l'unité religieuse est rompue, il résulte de cet état désordonné des impossibilités pratiques de conformer le fait tout entier à l'intégralité du droit ; de là naissent des tempéraments, des tolérances que l'Eglise admet et respecte, mais où elle ne permet pas de signaler une évolution du droit chrétien, un progrès de civilisation elle-même.

A qui s'adressent ces graves leçons ? A tous les hommes, Messieurs. Mais qu'il y en a peu pour les comprendre ! Le Pape pourtant ne se décourage pas : *qui potest capere capiat*. Et voyez déjà le fruit de sa persévérance. D'autres Pontifes avant lui avaient jeté les mêmes enseignements au travers des illusions généreuses que le dix-neuvième siècle en sa jeunesse faisait partager aux catholiques eux-mêmes. La soumission de la volonté avait accueilli la parole de Grégoire XVI et celle de Pie IX, mais dans beaucoup d'esprits la lumière ne s'était pas faite ; de là des conflits douloureux au dedans, au dehors l'hésitation et la contrainte. Le siècle a vieilli, les événements ont marché, ils ont fourni le commentaire des leçons pontificales.

Aujourd'hui où est l'homme de bonne foi qui répugne à confesser que la liberté d'agir ne saurait suffire à régler l'action ; que toute société a besoin d'un frein et qu'il faut choisir entre la force aveugle et brutale et celle que régit la vérité et que limite la justice. Aussi, dans l'acceptation pleine et joyeuse des enseignements du Saint-Siège, tous les catholiques sont unanimes et cela déjà n'est plus le petit nombre. En outre, hors de nos rangs, plus d'un esprit sincère commence à nous envier cette règle du bien penser et du bien vivre, qui est bien moins un joug qu'une liberté puisqu'elle garantit seule l'inviolabilité de la conscience. *Veritas liberavit vos*.

Vous le voyez, Messieurs, l'Eglise a raison de ne pas se décourager. Elle parle à tous ceux qui l'écoutent. Si ceux-là, au moment où elle parle, ne sont qu'une poignée, elle ne laisse pas de leur adresser des leçons qui, de leur nature, profitent à la société tout entière. Et tôt ou tard il arrive que ces leçons parviennent à leur adresse et influencent l'esprit de la foule.

Le haut enseignement chrétien est, disions-nous, une des formes principales de l'action civilisatrice de l'Eglise. Donc nous devons y retrouver le double caractère qui distingue cette action. Cet enseignement est destiné au grand nombre : il fait son chemin par la coopération du petit nombre.

Il est destiné au grand nombre, oui, Messieurs. Car la science est aujourd'hui la maîtresse du monde, mais la science qui n'est pas chrétienne n'a pas ce qu'il faut pour exercer utilement cet empire.

Elle manque de principes et de direction, elle manque de discrétion

et d'équilibre, elle sape elle-même ses propres bases, elle s'épuise dans un recommencement perpétuel, elle fait de l'oubli des certitudes acquises la condition de la découverte, elle traduit en grec le nom de l'ignorance pour glorifier dans l'*Agnostique* l'homme qui prétend glorifier le culte du savoir.

Et parce que l'esprit humain regimbe sous la loi du scepticisme, voici que, après avoir rejeté avec dédain toute métaphysique, cette science audacieuse en refait une de toutes pièces, conçoit à tout hasard l'hypothèse de l'évolution sans Dieu, demande aux faits de la confirmer, n'obtient que des démentis, passe outre avec insolence et prétend imposer à tous les esprits ce dogme étrange. Quiconque le discute reçoit un brevet d'ignorance. La foule abasourdie accepte l'oracle et le vrai savant attristé confesse tout bas qu'au fond de ce vaste appareil scientifique qui fait l'orgueil de la libre-pensée, se cache une immense mystification.

Que manque-t-il donc à la science dont nous parlons ? Il lui manque d'être chrétienne. Elle a tout le reste : la patience de l'investigation, la sûreté des procédés, la finesse de l'analyse, le génie de la synthèse et cette confiance que donne, en vue du travail à poursuivre, l'ample moisson des résultats acquis. En devenant chrétienne, elle ne perdrait aucun de ces avantages, elle n'aliènerait—c'est le Concile du Vatican qui parle—*ni la propriété de ses principes, ni la propriété de ses méthodes.*

Mais elle acquerrait ce que rien ne remplace, une base philosophique ferme et rationnelle, une conception générale des choses conforme à la raison et à l'expérience, une notion de la cause qui explique l'apparition des phénomènes, une notion de la fin qui en explique l'orientation ; elle apprendrait à mettre chaque chose à sa place, l'esprit au-dessus de la matière et la morale au-dessus de l'instinct ; elle saurait où va le progrès des choses et à quoi il se termine ; et sans consacrer aucun préjugé, sans proscrire aucune découverte, elle ne ferait pas du travail de Pénélope la loi du perfectionnement de l'esprit.

Mais où trouver aujourd'hui la science chrétienne ? Dans les rangs de l'Université officielle vous trouverez encore—et plus nombreux qu'on ne pense—les savants chrétiens. Mais vous les trouverez isolés, suspectés, réduits à l'impuissance quand il s'agit de communiquer à leurs disciples cette foi dont on a dit qu'elle est l'arome qui empêche la science de se corrompre.

La science pour rester ou redevenir chrétienne n'a plus qu'une ressource ; il faut qu'elle s'affranchisse de cette tutelle officielle qui, sous couleur d'une neutralité menteuse, lui interdit de rendre témoignage à la vérité ; il faut qu'elle se réfugie, pauvre, mais fière, dans l'asile sacré que la charité lui ouvre et que la liberté lui garde.

Si donc il y a quelque part de hautes écoles libres et chrétiennes, c'est là que la science pourra se ressaisir elle-même. Et parce qu'il s'agit là d'un intérêt de premier ordre pour la société tout entière, j'ai bien le droit de conclure que l'enseignement donné dans ces écoles est destiné, par sa nature, au grand nombre.

Et pourtant, Messieurs, regardez : de fait, cet enseignement s'adresse au petit nombre. Pourquoi ?

Est-ce parce que le grand nombre n'écoute plus l'Eglise ? Si c'est la seule cause qui éclaircit les rangs de nos disciples, je ne m'en effraie pas. Une fois de plus le petit ferment fera lever toute la pâte. Elèves de nos Facultés catholiques, vous êtes ce ferment évangélique. A vous de vous approprier ici tout ensemble et les énergies du savoir et les propriétés vivifiantes de la foi. A vous de porter ensuite au dehors les influences réparatrices dont vous serez pénétrés. Ah ! je ne crains pas pour vous, faible troupeau ! Car c'est le bon plaisir de Dieu de vous assurer la victoire. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

Mais ce petit nombre, au moins, est-il aussi grand qu'il peut l'être ? Se compose-t-il de tous ceux qui incontestablement lui appartient ? L'armée de la science impie ou de la science indifférente, — ce qui est presque la même chose — ne vient-elle pas raccoler dans nos rangs des recrues qui ne lui étaient point destinées ? Ah ! Messieurs, s'il en est ainsi, nous ne pouvons plus nous reposer sur les promesses divines ; car alors ce n'est plus le bon plaisir du Père céleste qui nous réduit à cette condition difficile, c'est notre faiblesse, notre légèreté, notre pusillanimité, notre insouciance.

On serait heureux d'apprendre que les Universités catholiques prospèrent, que fortes, comme elles le sont déjà, par la valeur des maîtres, elles le deviennent aussi par le nombre, par l'assiduité, par les succès des élèves. Oui, l'on recevrait cette annonce comme une bonne nouvelle ; mais la pensée ne vient pas de contribuer à ce résultat en faisant acte de fidélité à sa cause ; au contraire, on attend que les rangs soient pressés pour se risquer à les grossir ; on attend que d'autres aient vaincu pour se joindre à leur triomphe. Et en attendant ? Ah ! en attendant, disons-le tout bas, on ira s'enrôler dans le camp ennemi. Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'on veuille pour cela désertier la foi ! Non, on se contente de laisser tous seuls à la peine et au péril ceux qui la défendent.

Ma conclusion, Messieurs, se tire d'elle-même. Sur le terrain de la science chrétienne comme sur bien d'autres, longtemps peut-être encore nous serons, par comparaison, le petit nombre. Mais du moins soyons-en tous ! Oui, tous les croyants, tous les disciples de Jésus-Christ, tous les vrais enfants de l'Eglise, unissons-nous, soyons de notre parti, servons sous notre drapeau ! Qu'il n'y ait parmi nous ni de ces défectionnaires qui trahissent, ni de ces habiles qui se réservent, ni de ces sages qui perdent tout de peur de risquer quelque chose !

Alors, alors seulement, mais alors infailliblement. l'avenir nous appartiendra. La multitude, dégoûtée des guides perfides qui l'égarent, reviendra nous demander le secret de la vérité qui délivre ; et, rangés derrière le petit nombre des vrais fidèles, le grand nombre des désabusés se tournera avec nous vers le Christ Sauveur en lui disant : " A qui irions-nous désormais ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. "

---

## L'ENFANCE CHRÉTIENNE

*Allocution prononcée le 8 mars 1885 pour la bénédiction de l'orphelinat Saint Léon, au château de la Ferté-Saint-Aubin, par M. L'abbé Laroche, Curé de Saint-Aubin.*

*Quando fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*

Ce que vous aurez fait pour l'un de ces petits enfants qui sont mes frères, je le regarderai comme fait à moi-même.

(Math., XXV, 40.)

Monseigneur, mes Frères.

Il me semble que ce qui fait le caractère particulier de cette fête et son inexprimable charme, c'est que nous y voyons réunies, dans un divin mélange, toutes les plus belles choses de ce monde : la religion, l'enfance, l'innocence et la charité.

Tous vos petits enfants sont là, radieux dans leurs habits de fête, des oriflammes à la main, le sourire aux lèvres et la fierté au front. Et, à côté d'eux, voici d'autres enfants sur qui ne se repose pas le regard d'un père et d'une mère,—hélas ! ils n'en ont plus,—mais à qui la charité va créer une famille et rendre, autant que cela se peut, les dévouements et les joies perdus.

Je ne détournerai pas, mes Frères, votre pensée du cher objet qui la fixe aujourd'hui tout entière, et, puisqu'on me demande quelques paroles, je les consacrerai à dire les charmes de l'enfance chrétienne et vos devoirs envers elle.

L'enfant chrétien a un triple charme : le charme de l'innocence, le charme de l'espérance, et enfin ce que j'appellerai, ne trouvant pas de mot plus juste, le charme religieux.

Le charme de l'innocence : car l'enfant, c'est l'humanité dans sa fleur : fleur délicate qu'aucun souffle n'a encore ternie. Ah ! sans doute, à tout âge, l'homme est aimable. Même brisé par l'âge, même flétri par le vice, il a une beauté qui survit à tout, et que, nous chrétiens nous savons découvrir derrière tous les outrages des passions et tous les outrages des ans. Mais combien est-il plus beau, combien est-il plus aimable à ce premier moment de la vie où rien en lui n'a été profané, où le visage et l'âme ont encore leur premier et virginal éclat, où la candeur, la pureté, rayonnent à travers une chair transparente et donnent au regard, au sourire, à toute la physionomie une expression céleste !

L'enfant a un second charme : le charme de l'espérance.

Nous descendons, nous, mes Frères,—pour la plupart du moins,— nous descendons les pentes de la vie ; l'enfant, lui, les monte. Nous nous en allons ; lui, il arrive. Nous, nous sommes ou nous serons bientôt le passé ; lui, il est l'avenir. Ces frêles mains qui ne peuvent guère aujourd'hui vous offrir autre chose que des caresses, demain elles tiendront la charrue et féconderont nos campagnes ; de-

main elles tiendront l'épée de la France et vengeront l'honneur national ; demain elles tiendront à l'autel la chair et le sang de Jésus-Christ ; elles offriront à Dieu le sacrifice éternel. C'est-à-dire que sur elles repose le sort de vos familles, l'avenir de la patrie et de l'Eglise, par conséquent les destinées du monde.

Enfin, mes Frères, tout enfant chrétien a un charme que j'ai appelé le charme religieux.

Dans cet enfant, sous la frêle et charmante enveloppe du corps, il y a une âme : une âme créée à l'image de Dieu, une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, une âme ornée de grâces et de vertus surnaturelles au baptême et appelée un jour à la possession de Dieu même.

Ah ! voilà, voilà surtout ce qui nous émeut devant vos enfants. Voilà ce qui inclinait vers eux, dans une prédilection si marquée, le cœur de Jésus-Christ ; voilà ce qui explique les scènes ravissantes dont fut tant de fois témoin le beau ciel de l'Orient et dont celle d'aujourd'hui est la fidèle image. Les enfants couraient par troupes, au-devant de Jésus, comme ira toujours vers lui, par son élan naturel, tout enfant pur ; avec la naïve audace de l'innocence, ils perçaient la foule ; ils cherchaient à arriver jusqu'à lui. Et Jésus dès qu'il les apercevait, commandait qu'on leur fit place ; il leur faisait signe d'approcher ; il les prenait dans ses bras ; il reposait sur eux ses yeux et son cœur attristés du spectacle des misères humaines ; il les couvrait de ses baisers, de ses caresses et de ses bénédictions : *Complexans benedicebat eos.*

Divins souvenirs ! votre charme n'a pas veilli. Après dix-huit siècles, il nous attendrit encore. Ou plutôt, que parlé-je de souvenirs ? Tout enfant reçoit ces bénédictions à son baptême, et régénéré dans la grâce du Christ, il revêt une beauté mystérieuse qui le transfigure à nos yeux.

Quels devoirs découlent pour vous, mes Frères, de cette notion de l'enfance chrétienne ? Pour être bref, je les déduis à deux. Vous avez à la fois à *sauvegarder* et à *former* vos enfants.

Votre premier devoir est de les sauvegarder. Ignorez-vous en effet quels périls ils courent ? Ces périls sont si grands que, quand j'y songe, ma pensée se reporte involontairement vers cette scène du déluge à laquelle un de nos grands peintres a donné un relief saisissant. Le ciel s'est ouvert ; l'eau en tombe par torrents. L'Océan de son côté a soulevé ses abîmes, et l'eau de la terre et l'eau du ciel mêlées ensemble ne forment plus qu'une seule mer, immense et houleuse. Des nuages livides roulent dans un ciel morne. Cachée par derrière, la lune laisse à peine apercevoir son disque sanglant. Quelques cadavres flottent sur l'abîme... Éperdue, folle de terreur, une mère a saisi son enfant ; elle a gravi un roc escarpé, et là, debout sur cette cime solitaire, de ses deux bras tendus, elle élève vers le ciel son fils, afin de le soustraire, s'il se peut, à la fureur de ces flots qui à ses pieds écumant et qui montent.. Saisissante image de vos devoirs à l'heure actuelle ! vos enfants, à vous aussi, sont menacés ; ils sont menacés dans leur foi ; ils sont menacés dans leur vertu. Est-ce que vous ne voyez pas, est-ce que vous n'entendez pas tous ces flots qui montent : passions orageuses, folles joies du monde, charmes de l'indépendance, mauvais discours, mauvais livres,

mauvais exemples, railleries et sarcasmes ? Pauvres enfants, qui les sauvera ? qui empêchera que tous ces trésors de foi, de pureté, que le baptême, qu'une éducation chrétienne avait mis dans leur âme, ne soient submergés ? Qui empêchera qu'ils n'aillent grossir le nombre de ces *blasphémateurs de dix ans*, de ces *impies précoces* que vous rencontrez naguère, Monseigneur, et qui faisaient frémir votre âme de douleur et d'épouvante ?—Qui ? le prêtre ?—Oui, sans doute : mais à lui seul il ne peut pas tout. C'est vous d'abord, vous surtout, pères et mères, qui par une vigilance inquiète, et, j'ose le dire, une impitoyable énergie, devez les soustraire à ces influences malsaines qui les menacent, et sauvegarder à tout prix leur foi et leur vertu.

Mais je ne dis pas assez en disant que vous devez les sauvegarder ; vous devez les développer. C'est pour cela que Dieu vous a consacrés : c'est pour cela qu'il vous a investis, au jour de vos noces, une sorte de sacerdoce qui complète, qui, au besoin, remplace le nôtre. Nous prêtres, nous n'avons vos enfants que quelques jours, que quelques heures, par semaines, et, malgré l'efficacité divine de notre ministère, qu'est-ce que cette influence passagère auprès de cette influence de tous les jours et de toutes les heures que vous exercez sur eux ? Aussi, malgré la part à faire à leur liberté, je ne crains pas de dire que vous êtes responsables, dans une large mesure, de leurs vertus et de leurs vices, de leur avenir humain et de leur avenir éternel. La sagesse antique et le bon sens populaire l'ont entrevu. "*Qualis pater, talis filius* : tel père, tel fils." L'âme de l'enfant se moule sur l'âme de son père et de sa mère. Si son père et si sa mère prient, il prie. Si son père et sa mère respectent le Dimanche, il le respecte comme eux. Si son père et sa mère vont à la table sainte, il y va avec eux. Mais, si c'est le contraire qui arrive, comment voulez-vous qu'il accomplisse des devoirs que trahissent sous ses yeux ceux qui lui en devaient l'exemple, et si, par une conséquence heureuse, ils lui en parlent encore, comment voulez-vous qu'il croie à des paroles auxquelles toute leur conduite donne un solennel démenti ?

Ah ! que de choses j'aurais à dire encore, si je voulais suivre ma pensée jusqu'au bout ! Comme il me serait facile de vous prouver que le plus sacré de vos devoirs est aussi le plus grand de vos intérêts ! Comme il me serait facile de vous montrer que le jour où un enfant quitte Dieu, l'Eglise, les Sacrements, n'est pas le jour où il devient plus respectueux, plus docile envers son père et sa mère, et que les foyers où l'on verse les larmes les plus amères ne sont pas ceux où Jésus-Christ est aimé et servi !... Mais j'en ai dit assez, je l'espère, pour réveiller vos âmes, et y ranimer, si besoin en était, le sentiment de vos devoirs et de votre responsabilité.

Et maintenant que vous dirai-je à vous, mes enfants, qui n'avez pas toutes ces sauvegardes, toutes ces influences bénies dont je viens de parler ; à vous qui n'avez pas de père, qui n'avez pas de mère pour protéger votre âme, pour l'éclairer, et la former à la vertu ? Est-ce que vous seriez deux fois déshérités, déshérités des biens de la terre, et déshérités des biens du ciel ? Non, mes enfants. La nature vous a refusé une famille : la charité va vous en donner une. A vous qui, hier peut-être, manquiez du nécessaire, elle va vous offrir une demeure princière, des eaux courantes, de beaux ombrages, tout ce qui fait la douceur et le

charme de l'existence. Elle va,—ce qui vaut mieux,—vous offrir combinés, fortifiés l'un par l'autre, l'enseignement et l'exemple du travail et de la vertu. Elle va vous envelopper d'affections si dévouées et si pures qu'ils ne seront pas un mensonge sur vos lèvres, ces noms de *frère* et de *sœur* que vous répèterez si souvent. Il n'est pas jusqu'au doux nom de mère qui, dans l'illusion de votre amour, ne puisse venir s'y placer, car il est de délicates tendresses et de généreux sacrifices auxquels vous reconnaîtrez vite un cœur maternel qui reportera sur vous, avec ses affections brisées, tout le bonheur qu'il préparait à un être chéri.

Et maintenant je me tais. C'est à vous, Monseigneur, de faire descendre sur toutes les grandes choses que j'ai célébrées quelque chose de meilleur que nos louanges : la bénédiction de Dieu. Bénissez et les enfants et les pères et mères, et les orphelins et leurs bienfaiteurs. Bénissez et les foyers anciens et les foyers nouveaux, et ceux que le bonheur habite et ceux qu'ouvre au malheur la charité.

Ainsi soit-il.

---

### La défense des Humanités.

---

A l'occasion d'un banquet donné dernièrement aux anciens élèves du collège Stanislas à Paris, M. Target, ancien député du Calvados, qui présidait le banquet, prit thème des succès obtenus par son collège au grand concours, pour défendre les humanités menacées " par le 89 pédagogique " que l'on prépare contre l'enseignement secondaire. Voici ce passage de son discours :

.....Je ne suis pas moins certain de ne trouver ici aucun contradicteur en disant que les génies de l'antiquité qui ont porté au plus haut degré d'élévation l'expression de ces deux sentiments indispensables à la grandeur d'une nation, le sacrifice de soi-même et l'amour de la patrie, ne sauraient sans grand dommage être considérés dorénavant comme une quantité négligeable dans les programmes universitaires. Toute méthode d'instruction qui leur réservera la place qui leur appartient ne vous semblera jamais surannée comme à ces prétendus réformateurs qui semblent, ne fût-ce que pour rompre avec les traditions du passé, vouloir qu'à l'avenir le côté utile et matériel de l'existence soit la principale si ce n'est l'unique préoccupation des nouvelles générations.

Ne croient-ils donc pas qu'en élevant et fortifiant les caractères ils augmenteraient les éléments de résistance que la France doit cependant, plus que jamais, tenir en réserve pour n'avoir à redouter aucune agression, d'où qu'elle puisse venir ? Ne pensent-ils pas qu'au milieu du débordement d'idées fausses que des rhéteurs de mince valeur propagent, sans repos ni trêve, il est bon que les jeunes qui commencent le grand combat de la vie aient non seulement dans l'esprit un approvisionnement, si je puis m'exprimer ainsi, d'idées justes, saines, élevées, mais aussi la possibilité de les exposer avec cette éloquence persuasive que l'étude des écrivains de l'antiquité peut seule leur rendre familière ?

Et, m'adressant plus spécialement à ceux d'entre vous qui récemment encore étaient sur les bancs du collège, je leur dirai : Quelle que

doive être votre carrière, — car ne l'oubliez pas, au vingtième siècle on n'aura plus le loisir d'être oisif (Applaudissements)— lisez et relisez les auteurs dont vos savants professeurs de rhétorique et de philosophie vous ont fait de si intéressants commentaires : que vous soyez avocats magistrats, membres de nos assemblées délibérantes, officiers menant les enfants de la France à la lutte suprême, vous vous distinguerez, soyez-en certains, si à l'honnêteté de vos sentiments, à l'élévation des idées, vous ajoutez cette facilité d'élocution et de rédaction qui ne s'acquiert que par l'étude des modèles que la Grèce et Rome ont légués à l'humanité.

Vous ne marcherez pas pour cela, croyez-le, à rebours des idées modernes : je suis de ceux qui, tout en regardant souvent en arrière et en regrettant bien des malentendus qui depuis cent ans ont déséquilibré notre chère patrie, ne tournent pas le dos au progrès. Je souhaite ardemment que les hommes qui, à l'heure prochaine où la génération à laquelle j'appartiens va disparaître, auront la lourde tâche de constituer en France un gouvernement d'ordre et de liberté, soient en mesure de défendre les principes qui seuls peuvent la sauver des dangers qui la menacent.

## CRITIQUE MUSICALE.

### LA MESSE DE GOUNOD À LA MÉMOIRE DE JEANNE D'ARC.

La partition de la messe de Gounod à la mémoire de Jeanne d'Arc, publiée par l'éditeur de musique Lemoine, a pour titre : *Messe avec soli, chœurs, orgue d'accompagnement et grand orgue, précédée d'un prélude avec fanfare sur l'entrée dans la cathédrale de Reims*. Les seuls instruments de l'orchestre employés avec l'orgue sont huit trompettes à pistons et trois trombones dans le prélude, et des harpes dans le *Benedictus*. C'est ce qu'on appelle une *petite messe*, sans *Credo*, et les morceaux étant peu développés. L'orgue se borne à doubler les voix, à donner le ton ou à jouer quelques phrases en préludes ou en intermèdes. Par endroits les voix doivent se faire entendre sans accompagnement. Le caractère général de l'œuvre c'est de n'avoir rien de commun avec ce qu'on appelle la messe dramatisée, genre auquel appartiennent aujourd'hui toutes les messes avec chœurs et orchestre ; cela ne veut pas dire qu'elles ne puissent offrir une différence tranchée avec la musique de théâtre ; Mozart et Cherubini entr'autres en ont fourni les preuves.

Sans vouloir faire de pastiche, M. Gounod semble s'être inspiré du plain-chant et surtout de l'école de Palestrina. Le chant est toujours simple et l'harmonie sévère ; les accords parfaits, le premier renversement de l'accord de quinte mineure en forment la base : l'accord de septième de dominante, celui du second degré d'une gamme viennent s'y joindre avec quelques suspensions, surtout celle de la tierce d'un accord parfait ou de septième, la pédale et des notes de passage. Je n'ai pas rencontré l'accord de septième diminuée ; une seule fois, si j'ai bonne mémoire, la neuvième mineure arrive comme suspension ; l'accord de sixte augmentée ne paraît qu'une fois. Il résulte de là une œuvre essentiellement propre à l'église ; le prélude seul a quelque rapport avec Jeanne d'Arc.

Toute la partition est écrite en mesure à quatre temps, quatre noires dans la prélude et le *Benedictus*, quatre blanches dans les autres morceaux. Dans ceux-ci une blanche ne doit-elle pas durer plus qu'une noire ? On a beaucoup discuté sur ce sujet. Le mouvement est toujours lent ou modéré ; une seule fois M. Gounod l'a marqué au métronome, ce qu'il aurait dû faire partout pour éviter les erreurs ou les incertitudes ; encore le mouvement indiqué au commencement du prélude est-il 52 pour une noire, ce qui donnerait *adagio*, tandis qu'il y a *maestoso*. Je suppose que 52 concerne la blanche, ce qui donne *allegro maestoso*.

Il y a des soli de chant, mais rien ne ressemble à un air ; les instruments comme les voix doivent contribuer à l'effet de l'ensemble, sans que personne puisse prétendre briller pour son propre compte. L'œuvre est écrite avec un soin admirable pour l'expression sévère et purement religieuse ; elle mérite de trouver des imitateurs pour ramener la musique d'église à la simplicité, ce qui d'ailleurs ne doit pas porter préjudice aux chefs-d'œuvre d'un style différent. Seulement en dehors des églises, je ne vois pas trop où l'on pourrait exécuter la messe de M. Gounod, à Paris. Peut-être au Conservatoire, si l'orgue qui y est a assez de puissance. Je n'ose parler de la salle du Trocadéro, dont je connais trop les défauts.

Dans le prélude, l'orgue tantôt alterne avec les fanfares de trompettes et de trombones, tantôt il s'unit à elles. Le chœur dit sans accompagnement quelques paroles adressées à Jeanne d'Arc ; plus loin, " les voix de Jeanne " (*soprani*) disent les mêmes paroles à l'unisson sur une mélodie se rapprochant du plain-chant. Quand l'orgue et la fanfare ont terminé le prélude commence le *Kyrie*, qui ne doit être soutenu par l'orgue " qu'en cas d'absolue nécessité. " Une phrase en mineur que les solistes répètent avec de légères modifications et d'une manière persistante : *Kyrie eleison*, sert particulièrement à donner au morceau une grande expression. *Et in terra pax* est la partie la plus développée. Les desseins mélodiques répétés en imitations y sont d'un fréquent emploi, mais ils sont toujours très simples, très purement traités et sans complication. Le *Sanctus* est court et pour chœur seul. Dans le *Benedictus*, la partie de harpe ne contient que des arpèges des plus simples et sans doubles notes ; ces arpèges peuvent se jouer d'une seule main. Le caractère général de l'œuvre ne se dément jamais, quoique dans ce morceau M. Gounod ait modulé plus librement que dans le reste en allant de *fa* majeur en *ré* bémol majeur et en retournant dans le premier ton par l'accord de sixte augmentée. *L'Agnus Dei* termine dignement l'œuvre ; ce morceau est pour chœur seul ; à part un seul accord (voir la deuxième mesure de la page 51) je ne vois pas ce que Palestrina pourrait y redire.

J. WEBER.

---

## ETUDES D'ART

---

### LES BATAILLES DE MEISSONIER—SOLFÉRINO.

Nous avons déjà eu occasion de dire que la faveur publique avait comme enfermé Meissonier dans un certain cycle de thèmes favoris,

mais qu'enfin il était capable d'aborder des sujets plus variés, plus vastes, plus complexes, et il vient de le prouver d'une façon éclatante par son tableau de *Solférino*, attendu impatiemment et vainement au Salon en 1861. Meissonnier peintre de batailles, Meissonnier faisant concurrence à Horace Vernet, à Yvon et à Pils, Meissonnier peignant des uniformes modernes ! cela déconcerte toutes les idées préconçues et désoriente l'admiration. On s'était si bien habitué à vivre avec lui dans ces intérieurs si calmes, si recueillis, si curieusement égayés d'accessoires charmants, vieux buffets, tapisseries antiques, vases de Chine, esquisses accrochées aux murs, bons fauteuils Louis XIII à pieds de biche, parmi les cartons à dessin, les plâtres, les chevalets, les livres éparpillés, en compagnie de gens honnêtes, posés, laborieux, occupés à lire, à peindre ou à faire de la musique ! il va donc falloir maintenant quitter cette bonne petite existence intime et s'en aller à la guerre sur les pas de l'artiste !

*Solférino* est un grand tableau, proportionnellement à l'œuvre de Meissonnier : il a bien un pied de large sur huit pouces de haut, ce sont les *Noces de Cana* de son salon carré.

L'Empereur, placé un peu en avant de son état-major, inspecte le champ de bataille du haut d'une éminence qui s'escarpe et laisse voir en contre-bas une batterie d'artilleurs. En arrêt sur le bord du plateau, le cheval immobile dresse les oreilles au bruit du canon, et l'Empereur se penche légèrement sur l'arçon de sa selle, comme pour accompagner le regard qu'il promène autour de l'horizon, étudiant avec le sang-froid du capitaine, l'échiquier où se joue la formidable partie ; rien n'est plus vrai, plus simple et plus digne que cette pose ; aucune emphase, aucun apprêt, et cependant l'œil va tout de suite à cette figure calme, sérieuse et pensive. Contenant leurs montures, qu'exaltent l'odeur de poudre et les détonations d'artillerie, les officiers d'état-major attendent en silence le résultat de l'examen et les ordres qui peuvent leur être donnés ; une curiosité respectueuse en fait tourner quelques-uns vers le chef, comme pour deviner sa pensée sur son visage impassible ; d'autres restent dans leur position avec une passivité héroïque, ne préjugant rien, et prêts à tout faire. A quelques pas en arrière du groupe, on entrevoit le peintre lui-même qui a mis là son portrait comme pour attester par sa présence l'exactitude de la scène. Quelques cadavres d'Autrichiens, reconnaissables à leurs vestes blanches et à leurs pantalons bleus, s'aplatissent contre le sol vers la gauche du panneau.

Ces lignes ne donnent qu'une faible idée de la chose décrite ; mais il y a un art merveilleux dans l'arrangement de ce groupe équestre, dont tous les personnages sont des portraits et qui causent la sensation absolue de la réalité.

Qui se serait douté, avant *Solférino*, que Meissonnier était un des meilleurs peintres de chevaux qu'on ait jamais vus ? Ceux qu'il a prêtés pour montures aux officiers qui entourent l'Empereur sont dessinés et peints avec une science hippique, une justesse de mouvements, une certitude d'allures, une variété de robe, un sentiment de race dont nous ne connaissons pas d'exemple. Cuyp, Wouwermans, Le Bourguignon, Vernet se trouvent dépassés du premier coup. Malgré l'extrême petitesse de ces coursiers de guerre, haut de quatre ou cinq centimètres, on

distingue le point visuel de leur œil, la boucle de leur tétière, le chiffre de leur selle, le plus menu détail de leur anatomie et de leur harnachement. Ce sont là sans doute des minuties, mais nous les mentionnons parce qu'elles ne dérangent en rien la largeur de l'ensemble ; on les aperçoit comme dans la nature, en y regardant de près.

On peut dire la même chose des personnages. Ils saisissent au premier aspect par la netteté de la silhouette, la vérité du geste, l'aisance de la pose et la franche allure militaire ; en les examinant avec plus d'attention, on découvre boutons, passe-poils, aiguillettes, dragons, tous les détails d'uniforme, jusqu'à une croix d'honneur vue en perspective par la tranche sur la poitrine d'une figure au troisième plan.

En appliquant rigoureusement sa manière aux tableaux de batailles, Meissonier a produit une œuvre profondément originale, d'un caractère tout à fait nouveau et d'une vérité complète. Le ciel, le paysage, les horizons ont, avec une couleur solide et chaude, la sincérité irrécusable d'une épreuve daguerrienne. La patience arrive aux effets de l'instantanéité. Quel chef-d'œuvre que ce petit groupe d'artilleurs manœuvrant leurs pièces au bas du monticule ! Quelle activité, quelle justesse, quelle précision de mouvements ! L'artiste a tout rendu, jusqu'à cet O de fumée qui flotte quelque temps après l'explosion devant la bouche à feu.

Il serait à désirer que Meissonier peignît de la sorte, non pas un salon, mais un cabinet de batailles ; il ferait tenir une grande victoire dans un panneau où d'autres pourraient à peine encadrer une tête, car l'éloge qu'on applique à la nature, *maxime miranda in minimis*, devrait lui servir de devise.

Cet éminent artiste a mis dans la peinture de genre toutes les qualités sérieuses de la grande peinture. Il est un des maîtres de ce temps-ci qui peuvent compter sur l'avenir, et dont les œuvres ont leur place assurée aux galeries, entre les plus célèbres.

THÉOPHILE GAUTIER

---

### Les soldats d'Edouard Detaille

---

On ne connaît à fond et on ne peint bien que les milieux que l'on fréquente assidûment. Detaille, qui n'est pas un peintre de chic, comme tant d'autres, et dont la moindre esquisse est prise sur le vif, doit le "vécu" de son œuvre au contact presque quotidien du soldat. S'il a beaucoup d'amis dans le civil, il en a plus encore dans le militaire. Son couvert est mis au mess des officiers, à Paris comme à Versailles, à Fontainebleau comme à Saint-Germain. De là cette profusion de figures *déjà vues* qui m'a frappé dans sa galerie de l'armée française, et qui, en modernisant les plus lointaines époques, lui donne tout le piquant d'un livre à clef. L'anecdote, ainsi mariée à l'histoire, y ajoute un vif intérêt contemporain.

Au lendemain de nos désastres, on a beaucoup exploité, et même un peu cyniquement, la fibre martiale. Il y a eu, de 1872 à 1878, une

effroyable poussée de peintres militaires d'occasion. On ne pouvait faire un pas au Palais de l'Industrie sans se cogner à quelque épisode de cette campagne funeste ; et l'horreur de la peinture ajoutait à l'horreur du souvenir. Tel n'est pas Edouard Detaille : il n'est pas peintre militaire par occasion, mais par vocation. Dieu l'a fait pour peindre des soldats comme un pommier pour porter des pommes. Et ce n'est pas un soldat quelconque qu'il peint, c'est le soldat. Ce soldat, on n'a pas besoin, pour le reconnaître, de l'avoir vu sous l'habit militaire ; on le reconnaîtrait sans cela, à ce je ne sais quoi, qui est l'essence même du troupier français. Et il excelle à le peindre dans son milieu propre, dans son atmosphère spéciale ; à l'entourer de tout ce qui peut le mettre en relief et faire pressentir le héros inconscient sous la capotte du petit pioupiou, soldat d'un sou. Je sais à ce point de vue, tels de ses dessins qui sont de véritables tableaux d'histoire.

Dans cette infinie variété d'uniformes, qui, depuis 1789, ont subi de si nombreuses et de si radicales transformations, il serait impossible de relever une fausse note, un détail inexact. Ici conscience est synonyme de science ; et on ne saura jamais au prix de quelles longues et laborieuses études Detaille se l'est assimilée. Si riche que soit en documents authentiques la Bibliothèque de l'École des beaux-arts, grâce à la collection Dubois de l'Estang, si riches que soient les archives de la guerre, il a dû puiser à d'autres sources. Ces sources une fois découvertes, il les a patiemment amenées à son élégant hôtel du boulevard Malesherbes, pour les avoir toujours sous la main. Il a fini, de la sorte, par réunir, dans une vaste galerie, les échantillons les plus variés de l'équipement et de l'armement militaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et par accumuler dans ses tiroirs les documents les plus précis et les notes les plus topiques. Et c'est ainsi qu'il peut, comme le premier paysagiste venu, travailler d'après nature—sans sortir de chez lui.

Quand il en sort, c'est que, son propre fonds ne lui suffisant pas, il éprouve le besoin d'aller glaner dans le fonds des autres. Le chauvinisme, en France, a diverses façons de se manifester. Il y a les chauvins de la rue et les chauvins en chambre : ceux-ci, que j'appellerai les amateurs de pompons, ne sont ni les moins convaincus ni les moins utiles. Leur chauvinisme se plaît à s'entourer de tout ce qui touche à son expression vivante, je dirai presque à son idéal : le soldat. Il y a dans Paris quelques collections de ce genre, et des plus intéressantes : celles, entre autres, de M. Millot, un friand d'estampes, de M. de Cottereau, de M. de Balzan et du général Vanson. C'est la réserve d'Edouard Detaille.

EMILE BLAVET.

---

## LITTÉRATURE INTIME

---

UNE LETTRE DE VICTOR HUGO.

Saviez-vous que l'auteur de *l'Année terrible* ne tenait pas du tout à être soldat ? C'est ce que révèle une lettre trouvée dans les archives de l'Académie des Jeux Floraux. Le 11 décembre 1822, Victor Hugo, pré-

textant de son titre de maître ès-Jeux Floraux pour se faire exempter, en cas du tirage d'un mauvais numéro, du service militaire, écrivait au secrétaire de l'Académie la lettre suivante :

Monsieur,

Vous avez un confrère conscrit. Ne riez pas de cette alliance de mots. Né au commencement de l'année 1802, je me trouve à faire réellement partie de la levée annuelle de 40,000 hommes.

La loi du recrutement accorde l'exemption du service militaire à tous ceux qui auront remporté l'un des grands prix de l'Institut, voire même le prix d'honneur de l'Université. L'oubli fait des prix de la seconde académie du royaume est ici réparé par l'esprit de la loi, et, d'après les informations que j'ai prises j'ai acquis la certitude que cet article avait été interprété favorablement jusqu'à ce jour, sur la réclamation des secrétaires perpétuels pour des palmes décernées par des académies bien moins importantes que celle des jeux floraux. J'ose donc attendre de vous cette extrême obligeance dont vous m'avez donné tant de témoignages, que vous voudrez bien faire valoir le droit d'exemption que me donnent les trois couronnes dont l'indulgence de l'Académie m'a honoré... C'est la cause de l'académie que vous plaiderez plus encore que la mienne, ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car la loi ne peut accorder plus de privilèges à un simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université qu'à un membre du plus ancien et du plus illustre corps littéraire de l'Europe.

---

### La vie de Mgr Darboy

---

A la veille de la publication de la *Vie de Mgr Darboy*, par Mgr Foulon, archevêque de Lyon, M. l'abbé Lagrange a écrit l'article suivant :

Nous sommes de ceux qui avaient vivement souhaité, conseillé même, la publication de cette *Vie*, ayant pu la lire, il y a quelques années déjà, alors que nous écrivions nous-même celle de Mgr Dupanloup et grâce à une bienveillante communication, dans le manuscrit ; nous sommes de ceux qui ont le plus vivement applaudi à son apparition enfin annoncée, et qui aura lieu le 15, c'est-à-dire demain.

Nous venons de la relire sur les bonnes feuilles, au fur et à mesure qu'elles nous étaient envoyées et les regrets, persistants, que nous avait causés ce retard, ont été compensés, nous le devons ajouter, par le vif et profond intérêt de cette lecture.

Nous ne croyons pas nous avancer trop en disant que ce volume sera considéré, au point de vue de l'art et du style, comme une des meilleures œuvres de Mgr l'archevêque de Lyon. Toutes ses qualités d'habile écrivain et d'habile homme s'y retrouvent. Le récit est mené avec une dextérité rare, une rapidité attachante, une sobriété de bon goût ; la tenue du style est constamment noble, correcte, distinguée ; les questions sont possédées et dominées ; les appréciations tombent de haut ; on sent que si l'auteur ne dit pas toujours tout ce qu'il sait, il sait parfaitement ce qu'il dit et que c'est de propos très délibéré qu'il dit ou qu'il tait ce qu'il a voulu dire ou taire.

Mgr Darboy revit dans ces pages, et, bien que nous n'ayons pas eu l'honneur d'être mêlé à sa vie autant que son éminent biographe, à beaucoup près, nous l'avons connu cependant, et nous le reconnaissons dans cette histoire.

Indépendamment même de l'éclat de sa mort qui lui a mis au front l'auréole, l'auréole immortelle du martyr, on peut dire que Mgr Darboy est un des évêques de ce temps-ci dont la physionomie mérite le plus d'être considérée : haute et originale personnalité, esprit éminent, écrivain et orateur de grand vol, évêque actif et mêlé aux événements les plus considérables de la seconde moitié de ce siècle ; ses traits sont dessinés par son biographe avec une netteté et une fermeté qui font que la ressemblance est parfaite.

Nous ne croyons pas que l'on puisse contester ce que nous venons de dire relativement à la supériorité et à la fière originalité de Mgr Darboy, quant à l'esprit : le récit très suivi, les analyses très exactes, les citations très heureuses de ses différents écrits, et ils sont nombreux et variés, depuis les articles rapides de journaux et de revues, jusqu'aux lettres pastorales, jusqu'aux livres de longue étendue et durables, confirment l'appréciation que faisait de lui à ce point de vue, en apprenant sa mort, un universitaire, bon juge assurément dans la matière : " La France vient de perdre un de ses meilleurs écrivains. "

Toutefois, Mgr Foulon a cru devoir faire les réserves suivantes : " On pourrait désirer dans les mandements une plus grande souplesse et plus de variété dans le ton. Les vives et nettes formules par lesquelles il enlève sa pensée se détachent avec une remarquable saillie ; mais, tout en louant la vigueur, il est permis de regretter parfois l'onction, encore que l'émotion jaillisse souvent d'elle-même de la haute et magistrale manière dont l'archevêque sait traiter les sujets de dogme et de morale. Serait-ce parce que l'habitude de la langue philosophique ayant donné au style de Mgr Darboy une concision par trop austère, les termes abstraits prennent trop fréquemment dans ses écrits la place d'expressions plus appropriées à l'intelligence moyenne de ses lecteurs, ou bien qu'en généralisant les conclusions il ne s'arrête pas suffisamment à la pratique ? Cette discussion est digne d'occuper la critique ; mais, même en faisant ces réserves, il convient de reconnaître que l'archevêque de Paris avait, au plus haut degré, la science du style, l'ampleur oratoire, l'ordonnance magistrale, et surtout l'horreur du convenu. "

Cela, on le savait assez du reste ; mais l'évêque, dans Mgr Darboy, était peut-être moins connu et apprécié que l'écrivain. Sous ce rapport essentiel, l'ouvrage de Mgr Foulon contient des révélations ; et ces révélations, non pas tant de son habileté en administration, de sa lucidité, de sa décision, de son art de passer à travers les difficultés et les complications pour démêler et saisir le nœud d'une affaire, ce qui était connu aussi, que de son zèle pastoral, de son sens élevé des choses ecclésiastiques et des choses chrétiennes, disons plus, de sa vraie et forte piété, ajouteront certainement à l'estime dont son souvenir mérite d'être environné.

Il y a un côté de sa nature et de sa vie sur lequel il était bon aussi qu'il fût jeté plus de lumière ; car, quoi que l'on puisse dire, et nous en savons quelque chose, du danger qu'il y a à remuer certains feux ca-

chés sous la cendre, cependant c'est aux contemporains qu'il appartenait de préparer l'histoire, sinon de la fixer définitivement, ce à quoi cependant il ne leur est pas interdit de réussir. Ceux qui viennent après, s'ils trouvent ces feux éteints, ces cendres refroidies, viendraient néanmoins trop tard si ceux qui ont vu de près les hommes et les choses ne leur avaient fourni, à leurs risques et périls, les éléments d'appréciation. Donc Mgr Darboy a été mêlé à de grandes controverses. Il lui a été donné aussi d'approcher la cour, d'obtenir les faveurs impériales, et cela à des moments critiques pour l'Eglise. Enfin il a joué, et pouvait-il en être autrement ? un grand rôle au concile.

Ici, nous renverrons purement et simplement le lecteur au texte. Nous nous sommes ailleurs, non sans franchise, et quelque courage peut-être, nous pouvons bien nous rendre ce témoignage, expliqué sur ces questions. Mais la malveillance nous avait prévenu. D'avance on avait déclaré que nous ne pouvions faire—et cependant nous n'avons fait, comme on le reconnaît généralement maintenant, ni l'un ni l'autre—qu'un panégyrique ou un réquisitoire. Quand nous avons cru pourtant devoir glisser sur certaines choses, on a dit que nous ignorions les questions ; quand nous nous sommes senti obligé d'insister sur d'autres points, on a prétendu que nous étions agressif. Osera-t-on faire à un archevêque de Lyon ce double et contradictoire reproche ? Quant à nous, en ce qui touche ces points délicats, nous nous bornerons à dire aux lecteurs non prévenus ni passionnés : Lisez et appréciez, et voyez si l'auteur plaide ou raconte.

Cestes, le livre, à tous les points de vue mérite une lecture attentive, et nous pouvons annoncer à ceux qui l'ouvriront qu'il leur sera difficile de le fermer avant d'être allés jusqu'au bout. Dans les dernières pages, où revit la Commune, et où sont racontées les longues péripéties de la captivité et de la mort du glorieux archevêque, l'intérêt devient, on peut le dire, poignant.

Chose curieuse, une autre biographie de Mgr Darboy a précédé de quelques mois celle que Mgr Foulon publie demain. Si c'est celle-là qui a déterminé le circonspect archevêque à nous donner enfin son œuvre, il faut en féliciter le premier biographe. Son travail, intéressant aussi par le fond des choses, mais visiblement inférieur à l'écrit de Mgr Foulon, pour l'art et pour le style, empêchera-t-il ce dernier de prendre son essor vers le grand public ? Et duquel des deux faudra-t-il dire : " Ceci tuera cela " ?

L'abbé F. LAGRANGE.

L'ouvrage de Mgr Foulon, intitulé : *Histoire de la Vie et des œuvres de Mgr Darboy* a paru à la librairie Poussielgue, 15 Rue Cassette, Paris. Un vol. in-8, 7 fr. 50. En voici l'introduction :

Pendant plus de vingt-cinq ans, notre vie a été mêlée fréquemment à celle de Mgr Darboy. Nos relations avec le futur archevêque de Paris avaient commencé le jour de l'installation, dans l'ancien couvent des Carmes de la rue de Vaugirard, d'une maison de prêtres auxiliaires. C'était le 4 novembre 1845. Quelques semaines seulement avant l'inauguration de l'œuvre, l'abbé Darboy avait quitté Langres, où il professait la théologie au grand séminaire. Son évêque, Mgr Parisis, venait de l'autoriser

à accepter les offres de l'archevêque de Paris, qui lui avait proposé une place à la communauté des prêtres et un logement aux Carmes. Nous vécûmes plus d'un an dans cette vieille maison, à côté l'un de l'autre et fraternellement, malgré la différence des âges et des occupations, et d'autres différences encore dont sa condescendance voulait bien ne pas trop tenir compte. En 1849, nous eûmes l'honneur de l'avoir pour collègue au petit séminaire de Paris, où il occupa quelques mois la chaire de philosophie, pendant que nous professions la classe d'humanités. Quand, plus tard, il devint vicaire général de Mgr Sibour, puis du cardinal Morlot, et qu'il fut chargé, en cette qualité de la direction des maisons diocésaines d'éducation, nos relations avec lui furent encore plus fréquentes. A peine interrompues pendant la courte durée de l'épiscopat de Mgr Darboy à Nancy, elles se reprirent dans des conditions nouvelles le jour même de son installation à Paris, car c'est de ce jour que date le choix qu'il daigna faire de celui qui avait été son confrère aux Carmes, pour le mettre à la tête de son petit séminaire de Notre-Dame des Champs. Quatre ans après, nous étions appelé par la divine Providence à être un de ses successeurs à Nancy. C'était un lien de plus ; ce lien devait bientôt se fortifier du profond sentiment de vénération qui s'est attaché à la mémoire de l'archevêque de Paris, massacré en haine de la foi. Ayant ainsi vécu pendant plus d'un quart de siècle à côté de l'éminent prélat, nous avons été à même de connaître intimement son caractère et son existence. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir nous rendre aux instances de ceux qui nous ont pressé d'être son historien.

En entreprenant cette tâche, nous ne nous en sommes pas dissimulé certaines difficultés. Elles tiennent pour la plupart à la condition des temps au milieu desquels ce livre est destiné à paraître. D'ailleurs il n'est jamais facile d'écrire l'histoire de ceux qui ont été nos contemporains. Quand il s'agit d'un homme public, d'un évêque, et d'un évêque comme Mgr Darboy, la difficulté s'accroît en raison de la hauteur de la situation, du relief de la personnalité et de la notoriété des actes. La vie que nous avions à raconter a été mêlée aux affaires et aux événements les plus considérables et les plus diversement appréciés de notre époque ; c'était une difficulté de plus. Nous l'avons abordée avec la calme impartialité de l'historien qui se doit tout entier à la vérité, nous contentant de raconter les faits, sans y intervenir autrement que par de sobres réflexions, car nous estimons que le jugement définitif à porter sur les hommes dépend principalement du récit de leurs actes.

Lorsque cette *Histoire de la Vie et des Oeuvres de Mgr Darboy* fut terminée dans ses parties principales,—c'était quelques mois après le premier anniversaire de la mort de l'archevêque de Paris—plusieurs personnes dont nous tenons l'avis en haute estime, nous conseillèrent d'en faire un livre de circonstance, mais il nous parut préférable, à tous égards, de compléter nos recherches en dehors de toute préoccupation d'actualité. Les grands événements au milieu desquels s'est passée la vie de l'archevêque de Paris, appartenant à l'histoire, l'intérêt de cette vie ne saurait dépendre entièrement de telle ou telle date de publication ; aussi nous nous sommes résigné à attendre longtemps, trop longtemps peut-être, au gré de ceux qui nous pressaient. Nous aurons même dé-

passé de beaucoup la limite des temporisations que le poète impose à l'impatience de publier, défaut trop commun chez ceux qui font des livres : *Nonnumque prematur in annum*. " Que votre œuvre reste sous clef pendant neuf ans." Il y a seize ans que la nôtre est achevée. Mais n'est-ce pas aux historiens surtout qu'il convient de suivre le conseil d'Horace, et le temps ne se charge-t-il pas de travailler pour eux, en mettant l'apaisement dans les esprits et le calme dans les jugements de l'opinion? Par tous ces motifs, le présent travail aura peut-être gagné aux longs délais qu'il a subis avant de voir le jour. A défaut d'autres qualités, ce sera là sa recommandation ou son excuse.

La librairie Bloud & Barral, 4, Rue Madame, Paris, vient aussi de publier une *Vie de Mgr Darboy*, par l'abbé J. Guillermin. Un vol. in-8, 4 fr. L'apparition de ces deux ouvrages a soulevé dans la presse une polémique sur laquelle nous reviendrons. En attendant nous reproduisons les quelques lignes par lesquelles *La Défense* signale à ses lecteurs le volume de M. l'abbé Guillermin :

Mgr Darboy est et restera assurément une des grandes figures de l'épiscopat au XIXe siècle. Sa vie depuis 1845, époque où il vint à Paris jusqu'en 1871, date de sa mort, a touché à tant d'événements qu'elle est, pour ainsi dire, l'histoire même de l'Eglise de France. Des documents précieux et des renseignements spéciaux mis à la disposition de M. l'abbé Guillermin, lui ont permis d'élucider nombre de points jusqu'ici restés obscurs, comme de donner des détails inconnus et inédits sur la vie publique et privée du prélat martyr ; et sous ce rapport, nous croyons pouvoir affirmer que son œuvre contient de très intéressantes révélations pour un grand nombre et causera plus d'une surprise. Ajoutons que l'auteur a su aborder avec un grand tact les questions les plus épineuses, et toutefois avec une entière impartialité et que son œuvre d'un puissant et si dramatique intérêt au point de vue social, politique et religieux, est d'un bout à l'autre empreinte d'une émotion communicative et pénétrante, d'un charme souverain pour le lecteur. C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à ce beau livre le prompt succès auquel il a droit.

## SOUVENIRS DE COLLEGE

*Discours prononcé par M. Ludovic Halévy à la distribution des prix aux élèves du Lycée Louis-Le-Grand, le 3 août 1887.*

Chers élèves,

Lorsque dans une des classes de ce lycée, au mois de juillet 1851, je remettais à l'un des hommes les plus aimés et les plus distingués de l'Université, à mon très cher maître Eugène Despois, la copie de ma composition des prix en discours français, je croyais bien en avoir fini à tout jamais, dans ce collège, avec les discours français ou latins. Eh bien ! je me trompais. Il se trouve que je suis encore élève du Lycée Louis-le-Grand et que j'ai encore un proviseur, malgré ma barbe grisonnante. Il m'a fait l'honneur de venir me voir, mon proviseur, et il m'a

demandé, avec les plus aimables et les plus obligeantes paroles, de vouloir bien *composer* encore une fois en discours français. J'ai obéi—il faut toujours obéir à son proviseur—et voilà pourquoi, vétéran de trente-sixième année, je me présente devant vous, mes chers camarades, docilement, à l'heure dite, mon devoir à la main.

Mes chers camarades, oui, c'est ainsi que je veux vous appeler. Cette expression a le double mérite de me rendre l'illusion de ma jeunesse et d'enlever, dès le début, toute solennité à mes paroles. Je n'ai pas l'intention de vous adresser un discours, un vrai discours. Vous venez d'en entendre un qui était charmant et qui a réveillé de la façon la plus ingénieuse les souvenirs de cette ancienne et noble maison. Un si parfait discours suffit pour une telle journée, et nous allons, si vous le voulez bien, causer amicalement, familièrement, comme il sied entre camarades.

Dans une des plus délicieuses comédies de mon maître et ami Eugène Labiche, deux camarades de collège se rencontrent et restent en présence l'un de l'autre, gênés, embarrassés, silencieux... Et l'un d'eux commence enfin la conversation par cette phrase :

—C'est drôle, quand on ne s'est pas vu depuis une trentaine d'années, on ne trouve rien à se dire.

S'il y avait parmi vous, mes chers camarades, un vieil écolier de mon âge, je pourrais me servir de cette même phrase, car je suis sorti de Louis-le-Grand il y a plus de trente ans. J'y étais entré, interne, en 1846. Nous ne portions pas encore ces tuniques militaires et ces képis galonnés d'or qui furent pour nous la très précieuse conquête de la révolution de février 1848. Nous étions affublés du plus extraordinaire des costumes ; tout petits, écrasés sous d'immenses chapeaux de soie noire à haute forme, le cou sanglé dans de larges cravates de grosse percale blanche qui nous obligeaient à tenir la tête droite, enfouis dans de gigantesques habits à longues basques qui nous battaient les talons, les mains emprisonnées dans des gants de coton blanc, nous nous en allions en promenade, le jeudi, à travers le dédale des rues étroites qui, presque toutes, depuis cette époque, ont disparu ou changé de nom ; nous apercevions, par échappées, en l'air au-dessus des toits, le télégraphe aérien des tours Saint-Sulpice, qui faisait dans le ciel, avec ses grands bras, des gestes désespérés, généralement interceptés par le brouillard ; nous longions les quais ; nous montions l'avenue des Champs-Élysées, les marchands de coco carillonnant sur notre passage ; nous traversions au rond point la sinistre allée des Veuves ; puis, avant d'arriver à l'Arc de l'Étoile, nous nous arrêtions, pour jouer au ballon ou aux barres, dans des terrains vagues, dans des lieux sauvages et abandonnés où poussait de l'herbe, où broutaient des chèvres.

Le Paris d'aujourd'hui ressemble bien peu, mes chers camarades, au Paris de ce temps-là, et je ne saurais vous dire quel a été mon étonnement lorsque, ces jours derniers, ayant voulu, avant d'écrire ces quelques pages, revoir mon vieux collège, je l'ai retrouvé absolument tel que je l'avais laissé. Dans la vie, autour de moi tout avait changé, tout, et les choses avaient ici fidèlement gardé leur aspect d'autrefois. C'était pendant une de vos classes et votre éminent proviseur avait la bonté de m'accompagner dans cette visite. Je revoyais les mêmes longs corridors,

les mêmes passages voûtés, les mêmes cours silencieuses avec leurs fenêtres grillées, les mêmes tambours—j'ai bien cru les reconnaître—qui me réveillaient cruellement en sursaut à cinq heures du matin, les mêmes réfectoires, les mêmes salles d'étude et la même chapelle où l'on nous chantait avant 1848 *Domine salvum fac regem*, en 1848 *Domine salvam fac Rempublicam* et en 1852 *Domine salvum fac imperatorem* si bien que, dans le court espace de nos années de collège, il nous avait été donné de pouvoir ajouter à l'étude de l'histoire un essai pratique de toutes les formes possibles de gouvernement.

Vous étiez dans vos classes, les uns écrivant penchés sur leurs tables, les autres écoutant, avec plus ou moins d'attention, les paroles de leurs maîtres, et je saisisais au vol des lambeaux de phrases latines—que je comprenais encore—et des lambeaux de phrases grecques—que je ne comprenais plus du tout. Nous marchions ainsi à travers les cours du lycée, lorsque tout d'un coup, levant les yeux, j'aperçus à une fenêtre au-dessus des arbres du jardin de l'infirmerie, la cornette blanche d'une religieuse, qui lisait attentivement, la tête baissée. Je m'arrêtai et je dis à votre proviseur :

—Voici la fenêtre de l'infirmerie. C'est là, à cette même place, que se tenait toujours, de notre temps, la sœur Adrien. Je crois la revoir.

—Et vous la revoyez. C'est bien elle, la sœur Adrien.

Elle, la sœur Adrien ! L'excellente et redoutable sœur Adrien, si douce et si tendre pour les vrais malades, mais impitoyable pour les migraines et les rhumes compliqués d'un peu de paresse. Elle était à l'infirmerie depuis vingt-cinq ans quand j'ai quitté le lycée, et on me la montrait encore là, trente-cinq ans plus tard, à cette même fenêtre, avec son même livre. Ah ! pour le coup, je crus me trouver encore dans mon collège d'autrefois. Et j'eus, pendant un instant, comme une vague espérance de participer à ce miracle. Je n'avais peut-être que douze ans, je portais peut-être encore cet étonnant habit à longues basques...et, comme j'étais enrhumé ce jour-là, j'avais envie de monter à l'infirmerie et de demander à la sœur Adrien une tasse de la fameuse tisane de ses fameux pots d'étain qui devaient être encore là. Mais il n'était pas bien sérieux, mon rhume, et la sœur Adrien m'aurait probablement salué de cette phrase : “ Ah ! ah ! c'est encore vous, petit paresseux ! ”

Je ne montai donc pas à l'infirmerie, je m'en allai au parloir, et dès le premier regard, je pus reconnaître que le temps avait marché, et que notre lycée était vivant et très vivant. Il y avait eu là un changement considérable et tout à l'honneur de ceux qui ont eu depuis trente ans et qui ont encore aujourd'hui le gouvernement du lycée Louis-le-Grand. Autrefois, lorsque, pendant les récréations, je mangeais des gâteaux au parloir, je les mangeais en compagnie de vingt et un jeunes philosophes, mathématiciens et rhétoriciens, lesquels s'offraient à nous en exemple, rangés le long des murs, autour du parloir, dans des cadres dorés. C'étaient les portraits des prix d'honneur de Louis-le-Grand, dans la première moitié de ce siècle. Et je me trouvais maintenant en présence de trente autres jeunes savants et littérateurs qui qui étaient venus rejoindre leurs devanciers au parloir. Vingt et un prix d'honneur de 1805 à 1852, en quarante-sept ans ; trente et un

prix d'honneur de 1852 à 1886, en trente-six ans. Une règle de proportion marquerait exactement les étapes de cette marche ascensionnelle de votre lycée, mais comme je ne suis pas grand calculateur, je prie votre camarade Chalas, qui a obtenu hier au concours général le second prix de mathématiques spéciales, de vouloir bien se charger de l'opération. Elle sera d'autant plus à la gloire de Louis-le-Grand qu'il y aura lieu d'ajouter aux noms des trente prix d'honneur de la seconde série le nom du prix d'honneur de philosophie de 1887, votre camarade Courteaut ayant été, hier, à la Sorbonne, un des grands vainqueurs de cette journée qui a placé Louis-le-Grand, avec ses dix-neuf prix et ses cinquante-sept accessits, au premier rang parmi les lycées de Paris.

Ainsi donc il est plus jeune et plus vaillant, et plus triomphant que jamais, ce collègue qui, depuis trois siècles, a abrité tant et tant de générations de professeurs et d'élèves. Et à mesure que se prolongeait ma visite, je me sentais gagné par une véritable émotion en regardant ces vieux murs qui ne parlent que de dévouement et de travail. Peu à peu, toute mon existence d'écolier, mes sept années de collège se reconstruisaient dans mes souvenirs avec une singulière précision et se divisaient en deux périodes parfaitement distinctes : les premières années, très longues, très pénibles, très cruelles ; les dernières, au contraire, très faciles, très rapides, très heureuses.

Nous sommes ici entre nous, mes chers camarades, nous pouvons causer en toute franchise et j'espère bien que vous n'aurez pas l'indiscrétion de répéter ce que je vais vous dire. Eh bien ! j'ai commencé par être un assez médiocre écolier, et quand la sœur Adrien m'appelait *petit paresseux*, elle avait d'excellentes raisons pour parler ainsi. Pensums, retenues, gronderies, semonces, j'ai tout connu, et je me souviens même d'avoir monté une fois, une fois seulement, le terrible escalier des arrêts. Je maudissais le collège, qui me faisait l'effet de la plus dure des prisons. J'étais malheureux, très malheureux, et s'il en est aujourd'hui parmi vous qui connaissent un tel supplice, je les plains de tout mon cœur.

Je n'avais pas encore compris qu'il est bien plus amusant de travailler que de ne rien faire, et que c'est par égoïsme que l'on doit aimer le travail. J'ai fait cette découverte brusquement, un matin, au début de mon année de quatrième, à la première classe d'histoire, et je veux vous conter, mes chers amis, comment ce grand bonheur m'arriva et comment ce fut la fin de toutes mes misères.

J'entre en classe, je m'installe à mon banc, je vois assis dans la chaire du professeur un jeune homme, un tout jeune homme, avec des cheveux blonds. Il se met à parler, et moi, tout aussitôt, dès les premiers mots, dressant la tête, je me mets à l'écouter. Ah ! l'aimable, charmante et brillante parole ! Je crois l'entendre encore ! J'ai eu, ce jour-là mon illumination sur le chemin de Damas, et j'ai gardé toujours, fidèlement, le souvenir de cette délicieuse première leçon de M. Auguste Geffroy. Je vous ai dit son nom. J'eus plus tard la satisfaction, l'orgueil de découvrir que je ne m'étais pas trompé, moi petit collégien de quatorze ans, en jugeant, ce matin-là, que j'avais affaire à un homme de grand talent. M. Geffroy est aujourd'hui un des écrivains les plus distingués, un des historiens les plus remarquables de notre temps, et je

ne manque jamais de l'appeler *mon sauveur* quand je le rencontre dans les escaliers de l'Institut. Car nous sommes à présent tous les deux, le professeur et l'élève, confrères à l'Institut, et tous les deux aussi, à présent, du même âge. On se rejoint dans la vie, et, lorsque la cinquantaine est venue, ce n'est plus rien que quelques années de distance.

Mon sauveur, oui, ce fut lui le premier, et d'autres vinrent après lui qui, par l'agrément et l'élévation de leur enseignement, réussirent à m'assurer ce que M. Taine a si justement appelé les deux plus précieuses des acquisitions humaines : l'habitude et le goût du travail. (1) J'ai déjà nommé M. Despois. Je veux citer encore d'autres noms qui me sont restés chers : MM. Jamain, Waddington, Lemaire, Gaillardin Focillon... Que tous reçoivent ici, et ceux qui ne sont plus et ceux qui vivent encore, le témoignage ému de ma profonde reconnaissance. C'est à eux que je dois d'avoir appris à aimer le travail, ce qui est le seul moyen d'apprendre à aimer la vie. C'est à eux que je dois l'honneur, le si grand honneur de présider cette distribution de prix à côté de vous, monsieur le proviseur, au milieu de vous, messieurs les professeurs de Louis-le-Grand, qui continuez avec tant de succès, tant de mérite et tant d'éclat, l'œuvre des maîtres de ma jeunesse.

Et, cela dit, il me semble bien qu'il ne me reste plus, mon cher proviseur, qu'à remettre entre vos mains la *copie* de mon dernier devoir d'élève du lycée Louis-le-Grand.

---

## CARNET D'UN CURIEUX

---

### LA PLACE MAUBERT A PARIS

Depuis quelques jours, la pioche des démolisseurs est en train d'abattre l'un des plus anciens et des plus vénérables quartiers de Paris, pour permettre à la rue Monge de se prolonger jusqu'au quai après avoir traversé la place Maubert, rive gauche.

Toutes les maisons situées entre la place Maubert, la rue Galande, la rue du Fouarre, de la Bûcherie, de l'Hôtel-Colbert et des Trois-Portes, vont être successivement démolies.

Que de générations se sont succédées dans ce quartier depuis des siècles. Que de pages mouvementées de l'histoire de Paris, et, en particulier, de l'Université, s'y sont déroulées.

Ce fut seulement vers l'an 1210, que l'on commença à construire des maisons, en bordure de la place Maubert, le long des clos Mauvoisin et de Garlande, que les possesseurs avaient cédés à l'édilité d'alors, à condition qu'on y élèverait des maisons.

Ce sont ces constructions qui vont disparaître, pour faire place à la rue Monge.

---

[1] Il y a quelque chose de plus important que l'habitude et le goût du travail, c'est une saine direction à donner aux énergies de la jeunesse. Malheureusement c'est sur ce dernier point que l'enseignement officiel fait défaut, et des professeurs *sauveurs* comme M. Geffroy sont loin d'avoir tout sauvé quand ils ont réussi à préserver leurs élèves des ennuis de l'oisiveté.

A cette époque, au dire de Jaillot, cette place fut appelée place Aubert. Elle devait ce nom, selon lui, à Aubert, deuxième abbé de Sainte-Geneviève, qui avait permis de construire des étaux de boucherie sur ce terrain, compris dans la censive de son monastère.

D'autres prétendent, non sans raison, qu'elle tirerait son nom du célèbre Albert le Grand, qui l'avait choisie pour donner ses leçons de philosophie en plein air à la grande multitude de ses auditeurs, n'ayant pu trouver de local couvert assez vaste pour les contenir. Au siècle dernier, on remarquait encore, adossée au cloître gothique du couvent des Carmes de la place Maubert, une chaire de prédicateur en pierre, avec son escalier et son abat-voix, élevée au-dessus du sol d'environ douze pieds. On prétend que c'est du haut de cette chaire, dont il ne reste plus qu'un seul spécimen en France, à Saint-Lô (Manche), qu'Albert le Grand et plusieurs autres docteurs donnaient leurs savantes leçons. Le nom de place Maubert viendrait donc de maître Albert, mais il faut en convenir, cette origine est incertaine. Quoiqu'il en soit, les anciens la nommaient la *platea Maldelberti*, place de Maubert. En 1270, on trouve écrit : *platea Mauberti*.

Quel nom magique que celui d'Albert le Grand ! Sa grande science lui valut l'éloge suivant :

*Inclytus Albertus doctissimus atque disertus,  
Quadrivium docuit, ac totum scibile scivit.*

Il était de la maison royale de Bolstad, en Allemagne. Docteur de Paris, il mourut l'an 1286, évêque de Ratisbonne. Sa grande science de la nature le fit accuser de magie. A plusieurs siècles de distance, on trouve, place Maubert, un autre savant qui donne la main à maître Albert, et grand mécanicien comme lui, pauvre à rappeler ici l'illustre Carme, Sébastien Truchet, la merveille de son siècle, et dont les machines, au dire de Louis XIV, étaient aussi simples que la personne. Et c'est en face de pareils hommes, auxquels on en pourrait joindre mille autres, que les Pygmées de notre temps viennent décrier le moyen âge et s'apitoyer sur ses épaisses ténèbres. Vraiment le rouge en monte au visage.

Pendant tout le moyen âge, la place Maubert servit de rendez-vous aux bateliers, aux oisifs et aux tapageurs de toutes sortes, sans oublier les commères du battoir. La rue des Lavandières débouchait place Maubert, à proximité des lavoirs publics rassemblés sur le petit bras de la Seine et en face de l'archevêché.

Les écoliers de toute sorte y grouillaient comme une fourmilière, depuis les élèves dits *Martinetts* ou externes libres, jusqu'aux *Galoches* ou externes amateurs, vieux étudiants de vingtième année, fruits secs de toute nation et de tout cours, dont le surnom était dû à leur habitude de porter l'hiver des patins ou galoches, afin de se garantir les pieds de l'humidité, à travers les boues épaisses du quartier.

Les pauvres écoliers du Collège de Montaignu y faisaient leur descente à toute heure du jour, affublés tristement de leur soutanelle de drap bleu, râpé jusqu'à la corde. On les appelait les capettes de Montaignu.

A cette époque, beaucoup de professeurs sans élèves, de maîtres d'études en quête d'emploi, appelés Gacheux, y faisaient journellement de solennelles apparitions, promenant comme en triomphe leurs loques grasseuses et effilochées.

Ils trouvaient là d'ailleurs, en de joyeuses guinguettes, le lard à bon marché, et de gaies compagnies en tout costume, qui n'engendraient pas la mélancolie.

Plusieurs poètes, amis des Gacheux, et François Villon en particulier qui demeurait alors, en 1455, rue du Cloître-Saint-Benoit, venaient s'y régaler souvent, et trouvaient moyen d'y faire à bon marché,

Leurs repues franches  
Tant jour ouvrier que dimanches.

C'est sur la place Maubert qu'anciennement, à son de trompe, on proclamait la paix publique, attendu que c'était toujours de ce centre populeux que partaient toutes les séditions.

C'est là que les frères Caboches, bouchers de la montagne, lors de la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, prêchèrent la révolte, et trouvèrent des partisans dévoués et ardents.

Lors de la Ligue, la première barricade s'éleva sur la place Maubert.

En 1558, le duc de Guise transforma la place Maubert en une sorte de forteresse, où le soutinrent le peuple, les écoliers et les moines ; le brave Crillon l'y attaqua, mais fut repoussé. A la suite de cette échec Henri III s'enfuit à Saint-Cloud, d'où il ne revint pas. On sait le reste.

Sous la Fronde, des barricades furent élevées sur la place Maubert. Les mégères qui tentèrent de jeter le corps de Dargenson à la rivière en 1760, le jour de son enterrement, à St-Nicolas-du-Chardonnet, partirent de la place Maubert. Les mouvements de 1789 et 93 y prirent naissance, et c'est de là que partirent la plupart des assassins aux gages de la Commune, qui ensanglantèrent les prisons de Paris. En 1830, les bandes qui mirent à sac l'archevêché, et le livrèrent aux flammes, se formèrent place Maubert. On raconte que par un reste d'honnêteté, beaucoup de ces sinistres émeutiers rapportèrent au commissaire de police du quartier la plupart des objets qu'ils s'étaient appropriés. En 1848 la place Maubert retentit de motions incendiaires, et pour les soutenir on éleva des montagnes de pavés.

Anciennement il se tenait place Maubert un des plus importants marchés de Paris, le mercredi et le samedi, où l'on vendait toutes sortes de provisions, et, en particulier, du pain de Gonèze. Les revendeurs avaient élu domicile en la rue des Boulangers, qui est proche. Il a beaucoup perdu, dit-on, de son importance, depuis que les revendeuses ont été parquées dans un bâtiment couvert.

On vendait encore, place Maubert, des allumettes soufrées et fabriquées sur place, d'où ce surnom de *souffrant* donné au quartier.

Les marchandes à éventaire, c'est-à-dire qui portaient leur marchandise exposée sur un portoir suspendu à leur cou par un cordon, étaient innombrables. Elles narguaient à l'envie la police, et au besoin lui

lui résistaient. Elles ont été remplacées dans les temps de misère que nous traversons par une autre multitude de plus en plus nombreuse, de marchandes au panier, véritable essaim constamment en mouvement, sous l'œil de la police qui les pourchasse sans pitié. En aucun quartier de la capitale on ne voit à certaines heures de la matinée, un pareil pêle-mêle de petites marchandes de poisson, de mouron, d'ail et de laurier-sauce. Les trottoirs en sont souvent bordés, quand dame police s'attarde, on se montre bonne fille.

Place Maubert on vend du vieux tabac remis à neuf, sous l'œil de la régie impuissante et silencieuse. On y vend des *arlequins* (les indigènes disent des *arlinquins*), sortes de viandes de toutes provenances, de toutes qualités, de toutes saveurs. Chassées des restaurants de septième ordre, elles sont aux Carmes remises à neuf à l'eau de mélisse et aux petits oignons, et font les délices de la foule désargentée, qui s'en poulèche les barbes.

On cite les noms de plusieurs rentiers cossus du quartier qui en mangent toute la semaine et en régalent leurs hôtes à l'occasion.

On trouve encore place Maubert, au printemps, des marchands de jeunes crapauds, à l'usage des maraîchers parisiens et anglais. A la même saison, les loustics entre deux âges y vendent au juste prix, des *zannetons* nouvellement éclos, pour amuser les petits garçons.

Une réflexion. La moralité du langage a monté de plusieurs crans parmi ce pauvre monde de revendeuses, je me plais à le reconnaître, en dépit des vanteurs quand même du bon vieux temps. Autrefois elles rivalisaient d'aménités à la poivrade avec les harangères des Halles.

On disait en effet, en parlant de gens grossiers et impolis, qu'ils avaient *appris à faire des compliments à la place Maubert*. Maintenant, on y parle poliment un français honnête et raisonnable. L'argot lui-même a disparu, et si Catherine de Médicis revenait gouverner la France, elle n'aurait plus besoin de l'apprendre. J'ai dit plus haut qu'on s'était souvent battu pour de bon à la place Maubert, et que le sang en avait rougi les pavés ; mais on s'y battait, et on s'y bat encore aussi souvent, pour des bagatelles, sans même parvenir à s'égratigner, quand tout laisse croire qu'on va s'écorcher. Un quatrain du bon vieux temps, de certain poète pacifique prêchant la concorde troublée pour des riens, serait encore de mise aujourd'hui. Le voici :

La paix, la paix ! quoi, pour des pommes,  
Vous allez vous dévisager ;  
Songez bien qu'au premier des hommes  
Il coûta cher pour en manger.

On raconte que le célèbre Ramus (La Ramée), qui avait été battu pour de bon, lui, au temps de la Saint Barthélemy, puisqu'on l'avait assassiné dans le collège de Presles, fut traîné après sa mort, place Maubert, où son corps resta quelque temps exposé aux plus grossières insultes d'une populace inconsciente et avinée. Dans ces temps anciens, la place Maubert partageait avec la place de Grève, le triste privilège des exécutions capitales.

L'abbé DANIEL

## Les archives du Vatican

Pour louer dignement Léon XIII et l'inspiration généreuse qui lui a fait mettre à la disposition des savants de toute nationalité, de toute religion, les documents innombrables contenus dans les Archives secrètes du Vatican, les catholiques ont la tâche bien facile ; il leur suffit de reproduire ce qu'ont dit à ce sujet les écrivains, les journaux protestants. Hier encore, un correspondant romain du grand organe politico-littéraire allemand, l'*Allgemeine Zeitung*, déclarait que cette décision de Léon XIII était " un acte d'une importance si considérable, qu'il faut sans cesse revenir là-dessus, pour peu qu'on ait à cœur le progrès, la rénovation " des études historiques. " Ce que cet écrivain admire sans réserve parmi les publications dont les éléments ont été empruntés aux Archives Vaticanes. et que le monde savant doit " à la libéralité de Léon XIII " c'est le *Regestum* de Clément V, le premier pape d'Avignon. Cette collection de pièces officielles émanant de ce pontife si diversement jugé forme sept volumes, qui ont paru dans le court intervalle de trois ans à peine. Près de onze mille documents originaux, se rapportant aux années 1305 à 1314 offrent à l'historien, pour cette époque insuffisamment connue, un champ d'études parfois tout nouveau. Le collaborateur de la *Gazette universelle* se fait l'écho de la reconnaissance générale à l'égard des Bénédictins qui ont exécuté d'une manière si " magistrale " ce difficile travail, dont le Saint-Père les avait chargés. Leurs noms méritent d'être cités : ce sont d'abord deux Italiens. l'illustre P. Tosti et le P. Palmieri ; un Français, le P. Caplet ; un Allemand, le P. Friess, et deux Moraves, les PP. Sarcander et Stastay, tous appartenant à la Congrégation du Mont-Cassin.—Le *Regestum* de Léon X, que le cardinal Hergenroether est en train de publier, est aussi une œuvre de grande valeur : six livraisons ont paru jusqu'à présent, contenant plus de treize mille documents.

En dehors de l'Italie, les Archives Vaticanes ont fourni la matière de plusieurs publications importantes ; ainsi, il faut citer en Hongrie les *Monumenta Vaticana Hungarica*, édités sous la direction de Mgr Fraknoi ; en France, les travaux de MM. Berger, Digard, Prou, etc., sur les papes français du treizième siècle ; dans le reste de l'Europe, les grands ouvrages publiés aux frais de l'Institut Historique de Vienne, de la Société historique de Cracovie, des gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Londres, sans parler de divers travaux dus à des savants comme MM. Carini, Denifle, Baumgarten, Ehrle, Fontana, Levi. Les historiens futurs trouveront là, pour la reconstitution d'un passé souvent bien ignoré, les matériaux les plus sûrs et les plus précieux.

## BIBLIOGRAPHIE

### Variétés

VIEUX PAPIERS ET SOUVENIRS (1788) : les *Lettres de mon Grand-Père* (1789-1795) ; *Un Magistrat d'autrefois* (1795-1837), par Ch. Thellier de Poncheville, député. Prix 2 fr. 50. Société St Augustin, Lille.

Le nom de l'auteur nous dispense d'insister sur le mérite littéraire

de cet ouvrage dans lequel M. Thellier de Poncheville, voulant lui aussi célébrer *dignement* le centenaire de 89, expose les origines, les progrès et les crimes de la Révolution dans une paisible petite ville de l'Artois.

Ceux qui l'ont entendu à la Chambre, dans les Congrès catholiques ou dans les réunions populaires, retrouveront ici, calmée, mais non moins vivante, sa parole sobre et familière, pleine de choses aussi drues que les mots, et qui, chemin faisant, déborde en intonations d'une ironie tout athénienne ou retentit comme un appel de clairon.

En présence des menaces de l'avenir, il estime qu' " il est toujours bon de prendre ses précautions ". " Pour ma part, dit-il, si nous devons traverser encore quelque forêt de Bondy comme celle dont nos pères ont goûté les agréments en 1793 et 1794, je suis fort décidé à ne pas m'y laisser égorgé ou dévaliser sans défense. Et je me préoccupe des moyens de rendre cette résolution efficace. Le meilleur est qu'elle ne reste point isolée. Or, pour la faire naître chez les autres, rien ne vaut la leçon que donnent tant de braves gens, attachés par leur faute à la fatale charrette. Elle ne les eût pas emmenés, s'ils avaient eu la prévoyance et pris la peine de la culbuter le jour où elle ne menaçait encore que leur voisin ".—Voilà le pourquoi et la morale de ce livre. Mais n'ayez pas peur, c'est de la morale en action ; après l'avoir indiquée en commençant, l'auteur n'y reviendra plus, les faits seuls la commenteront.

*Vieux papiers, vieux souvenirs ; Lettres de mon Grand-Père ; Un magistrat d'autrefois*, à ces trois titres correspondent trois parties, trois phases d'une même vie, différemment contées, mais également intéressantes, et remplies toutes trois de fières leçons et de nobles exemples.

Dans la première, M. de Poncheville reconstitue, sous la date de 1788, tout un monde qui va finir ; il lui suffit pour cela de nous introduire au foyer de son arrière-grand-père, et d'y évoquer chacun des membres de cette famille *d'aristocrates bourgeois*, non de bourgeois-gentilshommes, ne confondons pas, qui devaient payer si cher leur fidélité à Dieu et au droit.

Le tableau est charmant, les figures sortent de la toile, et le cadre contribue à leur rendre la vie en recomposant le milieu où elle vécurent. Tout cela est dessiné d'un crayon léger, avec humeur et non sans gaîté. Pourquoi pas ? Tout souriait alors à M. l'échevin de Saint-Pol, et son petit-fils, qui a horreur du poncif, n'a eu garde d'assombrir cette aurore en anticipant sur les événements.

Avec les *Lettres de mon grand-père*, s'ouvre le drame : le ton change ; c'est le héros même du livre qui fait le récit de ses aventures durant la tourmente révolutionnaire, et quelles aventures ! Incarcéré, évadé, repris, délivré, il échappe par miracle au martyr, après avoir vu tous les siens condamnés à cause de lui. Sa mère, sa sœur, deux de ses frères, trois de ses cousins montent sur l'échafaud ; son père et son oncle meurent en prison ; deux autres de ses frères sont tués à l'étranger par des mains françaises.

Pour lui, il lutte trois fois contre un peuple en fureur ; un jour il est tiré à bout portant, un autre jour il communique en viatique sur le

point d'être fusillé. Et que de péripéties dans cette tragédie ! Chef improvisé du Magistrat de Valenciennes, il tient tête aux Autrichiens, tombe avec la ville aux mains des républicains, fait acquitter ses collègues par le tribunal de Douai, et s'en vient à Paris, au risque de sa vie, réclamer du comité de salut public sa radiation de la liste des émigrés : un accident de voiture le jette dans un ravin ; tout meurtri, il attend le passage de la diligence publique, s'y trouve en compagnie du bourreau de Cambrai qui guillotina ses deux frères, et apprend au milieu des propos odieux d'une habituée de l'échafaud, des détails sur l'exécution de sa mère et de sa sœur. Pour que rien ne manque au roman de sa vie, ce proscrit que la mort menace, avait donné son cœur sur le seuil d'une prison ; à peine libre, il rentre à Valenciennes, caché dans un chariot, sous des bottes de paille, pour y finir comme finissent les romans, par un mariage.

Mais le roman fini, la vie continue ou plutôt elle commence ; et M. de Poncheville reprend la plume des mains de son grand-père pour nous dire ce que fut, pendant près d'un demi-siècle, dans les batailles quotidiennes de l'existence, cet homme si rudement trempé au contact volontaire du péril, et nous montrer, en regard de la magistrature nouvelle, *Un magistrat d'autrefois*. Ce n'est pas la partie du volume la moins féconde en surprises, car, dirons-nous avec l'auteur, "l'absence de toute ambition, le désintéressement presque naïf, l'indépendance presque farouche de l'ancien avocat de Saint-Pol devenu procureur du roi à Valenciennes, sont des qualités qui ont acquis déjà un commencement de saveur archaïque."

La conclusion pratique de cette lecture, chacun la sentira monter du fond de son cœur remué par de tels exemples. C'est qu'il faut, pour les mauvais jours, se faire un caractère énergique, et qu'il n'y a point de caractère énergique sans convictions fortes.—*La Défense*.

---

### Enseignement

ABRÉGÉ DE GRAMMAIRE LATINE, à l'usage des classes de grammaire, par Louis Havet, professeur de philologie latine au Collège de France. in-12, 250 pages, 1 fr. 50, chez Hachette, Paris.

Nos vieilles grammaires, celles qui ont fait la terreur ou la joie de nos plumes aimées, étaient l'œuvre d'érudits dont le tort, sur plus d'un point, consistait à rester à la surface des choses, au lieu de les approfondir. De là, certaines méprises et, comme s'exprime M. Havet, certains défauts voyants dont nous nous moquons parfois trop bruyamment aujourd'hui. C'est qu'en effet ces manuels avaient du bon ; on sentait que leurs auteurs avaient vécu dans la société, disons mieux, dans l'intimité de l'enfance, et que leur première préoccupation avait été de se mettre à sa portée. Les exceptions n'étaient pas toujours énumérées avec beaucoup de rigueur : la règle se gravait merveilleusement dans la mémoire. L'explication maintes fois était insuffisante : du moins elle ne péchait pas par obscurité. Mais là, comme ailleurs, sous peine de se mettre en opposition avec le progrès, il faut faire autrement et mieux que nos pères : aussi dans ces vingt dernières

années, les nouvelles grammaires latines se sont multipliées d'une façon presque embarrassante. Les professions de foi de ces Lhomond modernes ne laissent pas en général d'avoir d'assez hautes prétentions ; hâtons-nous de dire que celle à laquelle M. Havet a consacré sa préface, tout en portant une empreinte très personnelle, n'a rien de subversif ni de révolutionnaire.

Le premier mérite de cet *Abrégé*, le plus saillant, c'est qu'il est fidèle à son titre : c'est un petit livre d'un format très commode ; la composition typographique, aussi nette que variée, fait honneur à la maison Hachette. Le second doit être particulièrement signalé : tandis que les grammaires précédentes n'avaient pour ainsi dire en vue que le thème, celle-ci donne en même temps à l'élève de précieux conseils relatifs à la version, à commencer par le suivant : " Pour rendre un morceau de latin en bon français, il faut faire en sorte que les idées se suivent dans le même ordre (p. 120). " Afin de permettre d'associer aussi rapidement que possible la pratique à la théorie, M. Havet n'a pas hésité à " incorporer la substance de la syntaxe dans les mêmes chapitres où il mettait de la morphologie . " Peut-être eût-il été facile, sans entrer dans des considérations trop savantes, d'expliquer à nos jeunes latinistes pourquoi, grammaticalement parlant, l'ordre des mots est indifférent en latin, alors qu'en français il est soumis, sauf exception, à des lois sévères ? Si envahissante chez d'autres auteurs, la grammaire comparée se renferme ici dans un rôle modeste. D'autres innovations ont droit à l'éloge : citons la place assignée à l'étude des propositions, aussitôt après celle des noms et des pronoms : les rapprochements établis entre certaines formes parallèles du verbe et du substantif : à la fin du volume, le chapitre intitulé : *Nomenclature*, et où l'élève trouvera sur les pré-noms, sur les gentiles, sur les mesures, les poids, les monnaies et les dates usuelles, un ensemble d'indications utiles, souvent même indispensables et cependant d'autant plus fréquemment ignorées, qu'il fallait aller les demander jusqu'ici à des dictionnaires ou à des ouvrages spéciaux.

Passons maintenant aux critiques. Les divisions adoptées paraissent à première vue peu rationnelles et seraient en tout cas difficiles à justifier. Tantôt le sens des mots à décliner ou à conjuguer est indiqué, tantôt il ne l'est pas, et l'élève se trouve renvoyé, pour en connaître la signification, à un lexique qu'il peut ne pas avoir sous la main. Les exemples proposés ne sont pas toujours d'un choix très-heureux : telle expression ne se trouve guère que dans les écrivains antérieurs à Cicéron, tel nom ou tel verbe est d'un emploi si rare que l'élève le rencontrera à peine une ou deux fois au cours de ses études, certains tableaux, comme celui de la page 38, sont trop développés : ailleurs, au contraire, si l'explication d'une construction étrangère à nos usages (par exemple celle du subjonctif interrogatif, p. 97) a l'avantage d'être courte, il est à craindre qu'elle ne soit pas aisément saisie par des intelligences de dix à onze ans. Telle modification dans l'orthographe latine traditionnelle semble étrange ; mais M. Havet n'a pas dû l'introduire sans être en mesure de la justifier par le texte des manuscrits ou des inscriptions. Cette réflexion nous suggère une dernière remarque.

Quand on lit attentivement cette *Abrégé*, on ne peut s'empêcher

d'y reconnaître la main d'un latiniste qui a étudié à fond, dans ses origines et son développement, le génie propre de sa langue de prédilection. Bien des expressions spéciales qui avaient échappé aux grammairiens précédents et créaient à nos jeunes traducteurs un embarras véritable, se trouvent ici relevées et commentées. En somme, beaucoup de savoir, une érudition très sûre, un juste milieu entre le besoin d'innover et un respect servile de la tradition, mais en même temps je ne quoi d'austère et de magistral qui fait regretter l'attrayante bonhomie du vieux Lhomond.

C. HURT.

---

SYNTAXE LATINE, par O. Riemann, chez Klincksieck, 15 rue de Sèvres, Paris, 1887.

“ Il existe déjà plusieurs syntaxes latines en français, bien connues du public, et se recommandant par des mérites divers ; j'espère toutefois n'avoir point fait un travail inutile en écrivant ce petit livre à l'usage des étudiants des Facultés ainsi que des élèves des classes supérieures des Lycées. A certains égards du moins, il ne fera peut-être pas double emploi avec les ouvrages déjà publiés en France.” C'est ainsi que M. Riemann commence la préface de la *Syntaxe latine*, longtemps attendue, qui paraît enfin. Nous croyons pouvoir dire, dès maintenant, que ce livre répond bien au désir de son auteur ; non seulement il ne fera pas double emploi avec les autres *Grammaires latines*, mais même ces dernières risquent fort, à ce qu'il semble, de perdre de leur crédit. Les étudiants comme les élèves des hautes classes, et sans doute aussi bien des professeurs, pourront maintenant consulter l'ouvrage fondamental qu'ils réclamaient. Et si la Grammaire, comme toutes les sciences, n'évoluait et ne progressait tous les jours, on verrait à juste titre, dans le volume que nous annonçons, non pas une syntaxe latine, mais la *syntaxe latine*, fixée d'une manière sûre, précise et complète.

Cette petite grammaire de 460 pages contient des innovations heureuses et utiles, et les nombreux avantages qu'elle présente sont d'autant plus précieux que jusqu'ici on les avait généralement négligés. L'un des premiers et des plus importants, c'est que ce travail est le fruit de laborieuses recherches faites par un maître : recherches souvent originales, et destinées à jeter un jour nouveau sur bien des questions. Nous sortons ainsi de la tradition qui semblait vouloir qu'une Grammaire fût seulement un bon résumé de livres et d'études de toute sorte, des publications françaises comme des publications allemandes ou autres. La *Syntaxe latine* est à ce point de vue une grammaire savante, et d'ailleurs le nom seul de M. R. le promettait d'avance.

C'est un ouvrage savant aussi parce qu'il est conçu dans un esprit nouveau et sur un plan beaucoup plus exact que les autres du même genre. C'est en effet, une syntaxe *historique*, c'est-à-dire que nous y trouvons sans cesse, non seulement les règles de l'usage classique ordinaire, celles de l'âge d'or, mais aussi les changements subis par ces règles, leurs variations sous les diverses influences, étrangères ou populaires. La langue de Cicéron, de Virgile et d'Horace n'est pas seule étudiée : Plaute, Térence, de même que Sénèque et les Pères de l'Eglise ont également

leur part, plus ou moins large, à cette Syntaxe. On comprend l'utilité d'une telle conception, et aussi l'intérêt qui en résulte. Tout récemment encore, il fallait, pour bien connaître la langue latine des diverses périodes, après avoir puisé dans les syntaxes générales, recourir à des travaux spéciaux : la tâche est désormais plus facile. Ajoutons d'ailleurs que sur les usages archaïques ou sur les néologismes, M. R. ne donne pas des détails trop abondants ; il s'y arrête quand ces particularités en valent la peine, et juste assez pour que les règles de la bonne latinité ressortent, bien en relief, à côté des tournures plus rares. Car, si sa Grammaire doit, dans son idée, servir à l'histoire de la langue latine, M. R. a voulu aussi, comme il le déclare dans sa Préface, qu'elle pût servir à faire bien connaître cette langue, et, à un point de vue seulement pratique, aider les étudiants à écrire un latin correct et pur.

M. R. qui mieux que personne, était à même de rapprocher la syntaxe grecque de la syntaxe latine, n'a pas négligé de le faire aussi souvent que la comparaison était indiquée par quelque similitude de règles ou de tournures. Toutefois, les renseignements qu'il donne sur la langue grecque ne sont pas exposés dans le livre même, qui eût alors fait double emploi avec l'ouvrage, aujourd'hui si répandu, de V. Bamberg, traduit sous la direction de M. R. lui-même, *Les règles fondamentales de la syntaxe grecque*. Les points de rapprochement entre les deux syntaxes sont indiqués par des notes renvoyant aux paragraphes de V. Bamberg. Pour les étudiants, c'est là encore un mérite de la *Syntaxe latine* ; ainsi aux avantages de la grammaire historique M. Riemann a joint certains des avantages de la grammaire comparée. Il faut lui en être reconnaissant.

Le plan de la nouvelle *Syntaxe latine* est simple et clair, sauf peut-être en certains points de détail ; — mais il ne m'appartient pas de faire la critique d'un livre qui par la science qu'il renferme s'impose à tous. M. R. suit à peu près le même ordre que V. Bamberg pour la syntaxe grecque. Il s'arrête d'abord aux particularités de l'emploi de certaines formes, (adjectifs, pronoms, etc.) et aux règles d'accord ; puis il passe à la syntaxe des cas, et (en quelque sorte en appendice à cette dernière étude) à celle des prépositions ; puis, au verbe, (1<sup>o</sup> voix ; 2<sup>o</sup> temps et modes dans les diverses propositions ; 3<sup>o</sup> formes nominales du verbe). La dernière partie du livre est consacrée aux particules (négations, conjonctions, particules interrogatives). Chacune de ces questions est subdivisée avec soin, et traitée avec des développements abondants, qu'éclaircissent des titres, des sous-titres et des chiffres. — Pour faciliter encore les recherches, M. R. a placé à la fin de sa *syntaxe* un *index* alphabétique très utile pour retrouver certains détails. Ainsi, au point de vue topographique même, cette grammaire est commode à consulter. Nous avons vu comment elle est des plus intéressantes. Un ouvrage qui réunit ces conditions à une science approfondie et éclairée ne peut manquer d'obtenir le succès qu'il mérite.

P. MONET.